

Hérédité et milieu

par F. BOAS

Je veux traiter deux problèmes relatifs à l'influence de l'hérédité et du milieu ; le premier se rapporte à la conception précise du type, l'autre à de nouvelles preuves concernant l'instabilité des types et la manière dont se conduit le type humain sous des conditions changeantes.

L'absence de clarté dans la détermination de ce qui constitue le type est la cause de cette incroyable quantité de travaux produits pendant plus d'un siècle par les enthousiastes du racisme, tels que Gobineau, Lapouge, Woltman, Steward Houston Chamberlain et une foule d'autres modernes.

A mesure que nous nous familiarisons avec les formes du corps humain dans les différentes localités, nous sommes portés à les établir comme des conceptions précises, selon lesquelles nous classons la grande variété des types humains. Nous poursuivons le même système dans la classification de nos expériences générales, laquelle dépend toujours du caractère de nos impressions antérieures et, à un moindre degré seulement, des caractéristiques objectives. La classification naïve des types humains ne représente pas un mode de groupement selon des principes biologiques, mais elle est basée sur des attitudes subjectives.

Néanmoins, il y a une tendance à donner une réalité biologique aux classifications auxquelles on parvient d'une façon tout à fait irrationnelle et dépendant des expériences individuelles antérieures. Il arrive ainsi que nous attribuons une origine mixte à une population renfermant un nombre de types qui ont été conceptualisés. C'est le cas, par exemple, dans le sud-est de la Norvège où l'on trouve un nombre extraordinaire de bruns.

Par le même procédé, on a prétendu que la population des Indiens Pueblos se compose de types Pueblo, Navajo et Ute. Dans ces cas, une descendance composite est possible, mais elle ne peut être démontrée d'une façon satisfaisante par l'identification d'individus avec les types, détachés d'observations antérieures dans d'autres localités.

On devra reconnaître que les parties inconnues dont la population est composée ne peuvent pas être reconstruites. Qu'on imagine, par exemple, que les Blancs et les Nègres soient inconnus comme races ancestrales et que nous étudions une population mulâtre. Il n'y aurait pas moyen de découvrir les types blancs et noirs, du moins sans savoir dans tous ses détails, toutes les lois de l'hérédité de chaque trait minutieux et leurs relations. Cette tentative serait comme la tâche de résoudre une seule équation avec d'innombrables quantités inconnues sans aucun autre guide.

Nous ne devons pas oublier que des groupes qui nous apparaissent comme un conglomérat de types différents conceptualisés, peuvent être réellement de descendance commune, tandis que d'autres, qui nous semblent être les représentants d'un seul type, peuvent comprendre des groupes d'origine différente.

Une race ne doit pas être identifiée avec un type subjectivement établi, mais doit être conçue comme une unité biologique, comme une population dérivée d'ancêtres communs et, en vertu de sa descendance, douée de caractéristiques biologiques précises. Ces caractéristiques peuvent, jusqu'à un certain point, être instables, par le fait qu'elles sont assujetties à une multitude d'influences externes, car le caractère biologique du groupe généalogique trouve son expression dans la façon dont le corps acquiert sa forme sous l'effet de conditions variables de la vie.

Les difficultés que nous rencontrons à définir les races proviennent de la variabilité des formes locales. Les similitudes de formes habitant des régions contiguës imposent la nécessité de définir clairement ce que nous voulons dire quand nous parlons de caractères raciaux et de différences entre les races.

Une population peut toujours être caractérisée par une certaine valeur moyenne de chacun de ses traits et de leur variabilité. Il arrive, cependant, que dans deux populations, ces deux

valeurs peuvent être les mêmes et, néanmoins, les populations peuvent être entièrement différentes. Cette circonstance provient de ce que la variabilité de la forme corporelle chez une population se compose de deux parties, d'une part, de la variabilité des lignes de famille ou des génotypes constitutifs et, d'autre part, de la variabilité fraternelle. Dans une population entièrement issue des mêmes ancêtres, les lignes de famille se ressembleront beaucoup, tandis que les fraternités présenteront une variabilité marquée. Dans une population mixte, c'est le contraire qui a lieu. J'ai étudié nombre de populations à ce point de vue et j'ai constaté qu'il y a un degré considérable de similitude entre les lignes de famille dans des populations comme les bâtarde de l'Afrique du Sud, issues d'un ancien métissage de Hollandais et de Hottentots, ou une tribu franco-médienne du Canada, tandis que dans toutes les populations européennes les génotypes, les lignes de famille, sont très distincts ; à tel point que l'affirmation de Lenz prétendant que les extrêmes d'un même type présentent plus de ressemblance que les membres de types différents en est définitivement réfutée. Parmi les groupes allemands, français ou italiens, par exemple, les formes de la tête dans les lignes de famille, à chaque extrémité de la série, sont si différentes qu'elles ne se confondent jamais, mais se comportent comme celles de deux races distinctes. Les données recueillies jusqu'à présent ne se rapportent qu'à un seul trait. Si on en recueillait davantage, la différence entre les lignes de famille composant un même type ressortirait encore plus nettement.

**

Le second point que je veux discuter porte sur l'instabilité des types. En 1909, j'ai étudié l'indice du crâne des immigrants juifs aux Etats-Unis, et j'ai trouvé qu'il était à peu près de 83 tandis que celui de leurs descendants était à peu près de 79. Ces valeurs se rapportent à un grand nombre de parents et à leurs enfants. En 1936, j'ai rassemblé des données sur les petits-enfants d'immigrants, mais non du même groupe mesuré en 1909. Leur indice est à peu près 78.

Au cours d'une enquête étendue, menée pendant les trois dernières années, nous avons aussi pu montrer que l'attitude physiologique et mentale des types raciaux subit des modifications fondamentales avec le changement de milieu. Le résultat de ces études prouve d'une part, que la même race présente de grandes différences dans des milieux différents, tandis que des races différentes réagissent de la même façon dans le même milieu.

Les observations faites sur la puberté des filles peuvent servir d'exemple. A New-York, l'âge moyen de puberté ainsi que sa variabilité sont presque les mêmes pour les filles nord-européennes, les juives et les négresses, tandis qu'il existe des différences considérables entre les filles de la campagne et celles de la ville. Nous avons observé une accélération du développement pendant les dernières trente années.

On peut dire également que les filles élevées dans un orphelinat bien dirigé, à New-York, ne diffèrent pas de celles que l'on trouve dans une école fréquentée par des enfants de parents riches.

On trouve aussi des irrégularités dans la dentition. Les incisives permanentes des enfants pauvres poussent plus tard que celles des enfants riches, mais leurs molaires se forment beaucoup plus tôt, vraisemblablement parce que la perte des dents de lait causée par la carie stimule la formation des dents permanentes.

Les fonctions physiologiques qui subissent des changements constants suivant l'état du sujet, ne peuvent être mises en comparaison que lorsqu'on apporte le plus grand soin à rendre les conditions stables.

On y arrive généralement en établissant une mesure de base présumée constante lorsque le sujet est absolument au repos.

La supposition que cette valeur est stable se justifie difficilement par les faits, quoique les variations semblent être beaucoup plus faibles que sous d'autres conditions partiellement contrôlées. Les données qui permettent de distinguer entre la variabilité fraternelle individuelle et celle de la ligne de famille manquent presque totalement.

Les données psychologiques, à l'exception peut-être des plus simples phénomènes de psychologie physiologique ne peuvent pas être discutées au point de vue de l'individu, car dans toutes ces données, les variations du milieu culturel jouent un rôle important qui n'est pas négligeable dans des questions telles que le développement de l'expérience des sens. Quand un enfant est tenu emmaillotté et attaché à une planche de berceau pendant plus d'un an, son expérience des sens est limitée de plusieurs façons et ne se développe pas comme celle d'un autre enfant qui, depuis sa première enfance, peut remuer librement les membres et la tête. Des enfants élevés dans un orphelinat, jouissant des meilleurs soins médicaux, mais tenus de façon à ce que tous ceux du même âge soient à la charge d'une garde-malade affairée, n'entendent pas la parole humaine et n'apprennent à parler que lorsqu'ils sont mis ensemble avec des enfants plus âgés.

Les tests d'intelligence, tests d'émotion, de la personnalité sont l'expression des caractères innés aussi bien que de l'expérience basée sur la vie sociale des groupes auxquels les sujets appartiennent. Ce fait est clairement indiqué par les tests pratiqués par le Dr. Otto Klineberg sur l'intelligence des enfants nègres dans un nombre de villes américaines. Les nouveaux arrivés provenant des régions rurales et qui n'étaient pas adaptés à la vie urbaine ont donné des résultats très pauvres. Ceux qui avaient vécu à la ville pendant un certain nombre d'années ont montré qu'ils s'étaient adaptés aux exigences de la vie urbaine et aux tests applicables à la vie urbaine.

Le test d'intelligence a manifesté une constante amélioration. Plus la période de temps écoulé depuis la date d'immigration était longue, plus les résultats accomplis par le groupe étaient bons. Ce progrès ne saurait s'expliquer par un processus de sélection qui aurait amené dans la ville de meilleurs éléments dans les premières années, car le même phénomène se retrouve dans des expériences analogues faites à des époques différentes. Les nègres ruraux, au cours de la grande guerre, ont fourni les mêmes résultats par comparaison avec les nègres citadins. Les observations de Brigham au sujet des Italiens qui avaient vécu aux États-Unis pendant cinq, dix, quinze ans ou plus et dont les tests d'intelligence présentaient des résultats d'autant meilleurs qu'ils y avaient plus longtemps habité, sont aussi réductibles à une meilleure adaptation. Dans ce cas, les difficultés linguistiques des nouveaux arrivés et l'acquisition graduelle de l'anglais ont dû être une cause de plus des progrès graduels, beaucoup plus que parmi les nègres du Sud dont le dialecte et le vocabulaire limité doivent être tenus pour un handicap.

Une autre expérience réalisée par Klineberg est instructive. Il a examiné des jeunes filles indiennes et des jeunes filles blanches par rapport à leur habileté à reproduire des dessins pareils à ceux qui sont faits dans la broderie de perles par les femmes indiennes. Les résultats ont montré clairement que cette habileté dépendait de la connaissance familière qu'elles avaient du sujet, non de sa technique, car cette industrie était tombée en désuétude dans le groupe. Les jeunes filles indiennes ont produit le meilleur travail. De ces observations et d'autres du même genre, il s'ensuit que les réactions dues à l'intelligence innée — si nous admettons un tel terme qui embrasse un grand nombre d'éléments — diffèrent énormément suivant l'expérience sociale du groupe et montrent, au moins dans le cas des nègres urbains, qu'avec une expérience sociale semblable, les blancs et les nègres se conduisent de la même façon, que la race est entièrement subordonnée au cadre culturel.

Une autre observation faite par Klineberg trouve ici son application. Les tests intellectuels fondés sur la vie de la cité, poussent à la vitesse, tandis que la vie rurale permet un mouvement d'action plus lent. Ces observations sur les blancs et les indiens font ressortir la vitesse et l'inexactitude pour les groupes ruraux.

Nous concluons de ces observations que, dans toutes les observations psychologiques, nous nous trouvons en présence d'influences en partie organiques, en partie culturelles. S'il faut

tirer une déduction à l'égard de l'élément organique, la phase culturelle doit être exclue.

Pour un individu la variabilité dans les réactions peut être vérifiée en observant celui-ci sous des conditions changeantes, au repos et dans l'excitation, dans la joie et la tristesse, après une forte secousse et dans l'équilibre mental, en bonne santé et dans la maladie.

Pour les races et les populations, une étude de certaines parties du même peuple vivant dans des conditions différentes et la comparaison des parents avec leurs enfants élevés dans un nouveau milieu, nous fourniraient des données sûres, et toutes ces observations sont possibles.

Les habitudes motrices sont une des simples manifestations de vie que l'on peut étudier. Nous ne savons que peu de choses sur les habitudes motrices des différentes populations, mais ce qui en a été observé suffit pour indiquer qu'il existe des variations locales positives. Les positions de repos constituent un des indices de telles habitudes. Les Chinois, les Mélanésiens et quelques-uns des Africains dorment en appuyant la nuque sur un support étroit — position presque insupportable pour nous; la plupart des peuples primitifs s'assoient accroupis; les Esquimaux et beaucoup d'Indiens s'assoient sur leurs talons. Les manches des outils indiquent les façons diverses dont les mouvements sont exécutés. L'Indien tire son couteau vers le corps, le blanc américain coupe loin du corps. Une étude attentive du décochement des flèches révèle une variété des méthodes répandues sur l'étendue de continents.

Ida Frischeisen-Köhler a essayé de montrer que chaque personne a un rythme stable qui est le plus agréable à son oreille et à sa main. Ceci peut être vrai jusqu'à un certain point, mais les investigations du Dr. John Foley, montrent que le rythme le plus acceptable et la manière la plus naturelle de taper, dépendent tous deux en partie de circonstances extérieures telles qu'un milieu bruyant ou tranquille; en partie de l'occupation habituelle. Les dactylographes ont des rythmes rapides, d'autres personnes accoutumées aux mouvements lents ont des rythmes plus lents. Foley a constaté également que l'allure et la marche dépendent du milieu social. Les gens de la campagne marchent lentement et délibérément; la vitesse des pas est grande dans les grandes villes. Le paysan mexicain portant des poids sur le dos trotte, la femme habitée à porter des cruches d'eau sur la tête marche droit et d'un pas ferme.

La posture des groupes d'immigrants a la couleur locale. L'Italien marche et se tient droit, les épaules levées et jetées un peu en arrière. Le Juif se tient debout incliné, les genoux légèrement pliés, les épaules affaissées et la tête penchée un peu en avant. Parmi les descendants américanisés de ces immigrants, la posture change. Ceux qui vivent parmi les Américains adoptent leur posture droite.

La posture et les gestes ont été soigneusement examinés par David Efron et Stuyvesant Van Veen. L'Américain emploie des gestes décidés, didactiques et descriptifs beaucoup plus qu'on ne croit d'habitude. Les gestes diffèrent de ceux de l'immigrant italien ou juif. Ces deux groupes se composent en grande partie de pauvres gens qui ont les habitudes des groupes européens dont ils sont issus. L'Italien a toute une série de gestes symboliques, de signification définie: « Manger » est indiqué par les doigts fermés touchant la bouche; « la faim » par la main droite aplatie, tenue horizontalement et frappant le côté droit du corps.

Le nombre de ces gestes symboliques est très grand et plusieurs remontent à l'antiquité. Le juif a très peu de gestes symboliques. Les mouvements suivent plutôt la direction de sa pensée: vers soi, loin de soi, à droite et à gauche. Il accompagne le mouvement des mains de celui de la tête et des épaules. Les formes du mouvement dans les deux groupes sont aussi différentes. L'italien meut les bras à partir des épaules avec une large courbe, les levant haut sur la tête et les étendant en toutes directions. Les mouvements sont égaux. Le juif tient les coudes tout près du corps et gesticule avec l'avant-bras et les doigts. Les mouvements sont saccadés et suivent des directions beaucoup plus compliquées que celles de l'Italien.

Henri Neuville et L.-F. Claus affirmant que la position et le mouvement appartiennent aux traits caractéristiques de la race. Les investigations du Dr. Efron réfutent cette vue, car les gestes changent très facilement. C'est une observation

commune que les Américains qui ont vécu pendant quelque temps au Mexique emploient des gestes mexicains. Le Dr. Efron a observé un étudiant écossais, élevé dans un milieu juif qui employait des gestes juifs et un Anglais élevé en Italie, mari d'une juive, et vivant dans un cercle d'amis juifs, qui avait contracté des gestes mixtes juifs et italiens. Le maire de New-York, La Guardia, fils d'un italien, parlant anglais aux Américains, fait des gestes américains, parlant italien aux Italiens, des gestes italiens.

Les observations sur les descendants d'immigrants sont convaincantes. L'étude de groupes italiens et de juifs vivant parmi les Américains natifs montre que leurs habitudes de gestes, qu'eux ou leurs parents ont apportés d'Europe, disparaissent et qu'il résulte à la fin une complète assimilation aux habitudes américaines.

Nous en concluons que les habitudes motrices des groupes de populations sont déterminées par leur milieu culturel et non pas par l'hérédité.

Nous avons suivi le processus d'assimilation par d'autres méthodes. Chaque pays a sa distribution particulière de crimes. Quoique la fréquence de crimes parmi les immigrants ne soit pas la même que dans leur pays natal, elle diffère d'une façon marquée de celle des Américains natifs. Dans tous les pays européens, les crimes contre la propriété sont beaucoup plus rares que ceux que l'on trouve dans la population de l'Etat de New-York. Puisque les crimes sont commis avec une fréquence variable, selon l'âge des groupes, il a fallu en réduire les rapports à une distribution-type par âge. Une étude sur ce sujet portant sur la population de la ville de New-York et faite par le Dr. Elliott Stofflet démontre que dans la seconde génération, c'est-à-dire parmi les enfants d'immigrants, la proportion de crimes approche ou égale celle des Américains natifs. On sait depuis longtemps que la fréquence des crimes diffère sensiblement selon l'occupation ce qui est sans doute une des causes de changement rapide. Cette assimilation a été prouvée pour toutes les nationalités.

Les maladies mentales indiquent aussi qu'un changement dans les conditions sociales influe sur leur fréquence. Ce sujet est plus difficile à traiter que d'autres, parce que selon les lois américaines d'immigration, les personnes affligées de maladies mentales ne sont pas admises dans le pays. Malgré cela le nombre de ceux qui contractent des maladies mentales est grand. Une enquête menée par le Dr. Bruno Klopfer, embrassant des Italiens, des Allemands et des Irlandais, fait ressortir que, dans l'ensemble, la deuxième génération présente pour ces maladies une susceptibilité plus semblable à celle des Américains indigènes que les immigrants eux-mêmes. Dans ce cas aussi on a dû obtenir la comparabilité en réduisant la fréquence à celle d'une population-type.

La langue offre un exemple quelque peu complexe, mais instructif, qui montre que les différences anatomiques entre les individus sont aplanies dans leur fonctionnement par la force des conditions culturelles uniformes. Dans une communauté donnée, les formes anatomiques des organes d'articulation varient fortement. La bouche peut être petite ou grande, les lèvres minces ou épaisses, le palais haut ou bas, les dents peuvent varier en position et en grandeur, la langue en forme. Néanmoins pour le groupe de la population l'articulation dépendra essentiellement de la forme traditionnelle du langage de la région. Dans une région voisine, les mêmes variétés de formes anatomiques existeront, mais on pourra y trouver une forme différente d'articulation. Les individus diffèrent dans le timbre du son et dans des particularités secondaires qui peuvent être ou ne pas être déterminés anatomiquement, mais ces variations ne déterminent pas le caractère essentiel de la production du son. Au contraire, la position de la mâchoire et le développement des muscles de la face sont modifiés par le langage.

Le fait même que la langue ne dépend pas de la race et que dans la littérature de plusieurs pays les maîtres du style n'étaient pas nés de race indigène — Dumas et Pouchkine sont de bons exemples — j'omets exprès l'exemple du plus illustre poète lyrique allemand — prouve l'indépendance du style et du langage de la race.

Il serait hautement désirable d'ajouter à ces remarques les résultats des recherches établissant jusqu'à quel point la personnalité est influencée par les conditions sociales. Malheu-

reusement les méthodes d'étude de la personnalité sont très peu satisfaisantes, en partie parce que les traits à étudier manquent de clarté : une étude de M. Léopold Makari sur des Italiens immigrants, tous originaires d'un même village, et sur leurs descendants en Amérique, indique une grande solution de continuité entre les personnalités des deux générations, ce qui corrobore les résultats de nos études sur le crime et les maladies mentales. Une autre étude, faite par le docteur Harriet Fjeld sur la personnalité des enfants dans les différents types d'écoles, montre aussi des différences marquées dans les manifestations de la personnalité. Une troisième étude faite par Mile Weiss sur les enfants des mêmes familles, dans laquelle compte est tenu de la situation intime de la famille, donne les mêmes résultats.

La difficulté de l'enquête réside dans la nécessité d'étudier la personnalité dans ses manifestations. Si l'on pouvait démontrer que dans une population parfaitement homogène au point de vue social, les individus de différents types réagissent d'une manière différente devant les mêmes circonstances, le problème du groupe pourrait être résolu. Il est douteux que ces conditions puissent jamais être atteintes.

Les investigations portant sur des jumeaux identiques corroborent nos résultats. Les jumeaux identiques élevés à part, dans des milieux quelque peu différents, ont été étudiés par H.-H. Newmann. Il a observé que la différence de milieux exerçait une influence positive sur la conduite mentale de ces paires. A.-N. Mirenova a soumis à un régime d'éducation spéciale un des deux jumeaux d'un certain nombre de jumeaux identiques, laissant l'autre. L'expérience a donné pour résultat une différence incontestable dans leurs réactions, sous l'effet de tests correspondants. Elle dit : « Les observations montrent que des changements marqués ont eu lieu dans toute la conduite et dans le développement général des jumeaux spécialement formés. Ils sont devenus plus actifs, plus indépendants, plus disciplinés. Le niveau intellectuel du jumeau dressé s'est aussi élevé en comparaison avec les contrôles. Quelques-uns des caractères ont paru se développer par suite de l'influence directe de l'éducation spéciale, tandis que d'autres se sont probablement développés par l'organisation des moyens d'éducation ».

Les connaissances ethnologiques ne tendent pas à l'idée que les différents types humains possèdent des personnalités distinctes ; sans quoi nous ne trouverions pas de changements comme celui de l'Indien belliqueux des premiers temps et de son descendant dégradé, dont le sort fut décidé dès qu'il cessa de vivre la vie de tribu. Egalement convaincantes sont les différences observées dans la conduite générale culturelle des groupes, biologiquement apparentés, comme le Pueblo sédentaire du Nouveau Mexique et le Navajo nomade, ou la conduite de ces villages d'Indiens mexicains qui sont complètement hispanisés. L'Histoire présente des arguments également péremptoires. Les Scandinaves de l'âge de bronze sont sans doute les ancêtres des Scandinaves modernes, et pourtant, comme elles sont grandes les différences dans leur conduite culturelle ! Leurs premières œuvres d'art et leurs activités guerrières, mises en contraste avec leurs accomplissements intellectuels modernes, sont des indices de la structure changeante de la personnalité. La joie bruyante de vivre dans l'Angleterre d'Elizabeth, et la prudence de l'âge de Victoria sont encore un exemple frappant du changement de la personnalité d'un peuple dans un court espace de temps.

La transition du rationalisme de la fin du dix-huitième siècle au romantisme du commencement du dix-neuvième constitue un autre exemple du même phénomène, sans parler du changement rapide qui se déroule sous nos propres yeux.

Notre examen de la forme anatomique et des fonctions du corps (y compris les activités intellectuelles et sociales) ne fournit aucun appui à l'idée que les habitudes de vie et les activités culturelles sont déterminées à aucun degré important par la descendance de race. Il y a des familles possédant des caractères prononcés provenant en partie de l'hérédité et en partie de certaines facilités de développement culturel, mais une grande population, pour uniforme qu'elle soit en son type apparent, ne reflète pas des personnalités innées. Ces personnalités (pour autant qu'on puisse parler de personnalités d'une culture), dépendent des conditions extérieures qui dominent le sort du peuple, de son histoire, des individus puissants qui surgissent de temps en temps, d'influences étrangères.

L'effort émotif pour voir la vie d'un peuple dans son cadre

intégral (y compris la personnalité et la forme corporelle), est soutenu par l'insistance moderne pour reconnaître une unité structurale dans les phénomènes connexes. Cela a abouti à une négligence complète de la question du genre et du degré de leurs rapports réciproques et à l'opinion non prouvée que, non seulement dans les individus, non seulement dans les lignes héréditaires,

mais dans des populations entières, la forme corporelle détermine la personnalité culturelle. L'existence d'une unité de forme corporelle, même dans la population la plus homogène que nous connaissons, peut être réfutée, et l'existence d'une personnalité culturelle embrassant toute une « race » est, à tout prendre, une fiction poétique, dangereuse et pernicieuse.

Le rôle du facteur racial dans les origines de la civilisation

par I. ZOLLSCHAN

Pour des raisons scientifiques aussi bien que pratiques, le programme d'un Congrès consacré aux problèmes qualitatifs de la population doit nécessairement comprendre l'ensemble des questions raciales, étant entendu que le côté politique de ces questions ne doit pas être pris en considération. Bien que le problème de la population et le problème racial, autant par leur sujet que par leurs méthodes, relèvent en partie de sphères entièrement différentes, l'idéologie raciste vient néanmoins chercher sa raison d'être et ses buts dans la philosophie et même dans le domaine de l'irrationnel et du mythe. Pourtant l'eugénique conçue sur une plus grande échelle, notamment celle qui tend à être appliquée à des peuples entiers, constitue l'objet principal de toute doctrine raciale. En outre, suivant la conception formulée par beaucoup de savants, ce serait précisément dans les résultats des recherches anthropologiques et sociologiques, ainsi que dans les résultats des plus récents travaux de la biologie, que la théorie raciale trouverait sa confirmation et le bien fondé de sa thèse.

D'après cette théorie, l'importance des races pures, aussi bien au point de vue culturel que biologique, serait tout autre que celle du mélange de races. Toujours d'après cette même théorie, chaque race disposerait de qualités spécifiques, ce qui la différencie totalement d'une autre race et constitue son caractère propre. Rien que pour cette raison, la thèse sur les différences entre les races humaines doit logiquement conduire à la conclusion que leur valeur raciale respective est aussi inégale. Notons, dans cet ordre d'idées, que l'humanité se compose d'un grand nombre de telles unités, différentes les unes des autres, et c'est à leurs capacités créatrices que nous devrions le progrès de notre culture. Si la civilisation dans les divers continents et au sein des différentes races a considérablement varié, il faudrait en rechercher la cause, suivant la théorie précitée, dans l'ensemble des qualités inhérentes à chacune de ces races.

De ce qui précède, l'importance du facteur racial pour le développement de la culture ressort d'une façon évidente. La portée de la doctrine raciale est même si grande que l'hypothèse, émise pour la première fois par Gobineau, selon laquelle l'origine de la structure de notre civilisation serait due essentiellement à un seul et unique élément racial bien déterminé est devenue aujourd'hui un dogme très répandu. La notion de la race serait le seul système de coordination, auquel on rattache l'ensemble des activités civilisatrices de l'humanité; elle se hausse ainsi au rang d'une conception du monde « Weltanschauung », conception dans laquelle les phénomènes biologiques, aussi bien que les réalités de la vie spirituelle, de l'éthique, de l'art et de la religion, trouvent leur place bien déterminée.

L'argumentation dont on use pour défendre cette théorie est empruntée à des domaines scientifiques divers; en plus de l'anthropologie et de la biologie, on se plonge à cet effet dans l'étude de la préhistoire ainsi que dans celle de nombreuses disciplines sociologiques.

Du moment que l'on a abandonné la conception selon laquelle

le développement historique, conformément aux idées magico-théologiques, s'effectue de telle façon que l'homme ne serait que l'objet de la volonté de puissances exogènes, et du moment que l'on commence à voir dans ce développement l'intervention de l'homme, la question se pose de savoir quelle est la nature de cette intervention.

Il est tout naturel d'admettre que les éléments primordiaux tels que l'abondance et la pénurie, la chaleur et le froid, la faiblesse et la force, la sécurité et le danger, sont pour l'homme, avant que des impulsions plus élevées aient pu exercer une influence sur lui, les causes de son inactivité ou bien d'une activité intense. C'est pourquoi, depuis Aristote jusqu'à Montesquieu, on a attribué les causes de l'inégalité qui existe entre les différents peuples à l'influence de circonstances dites extérieures.

Mais on peut constater par ailleurs que, parmi les nombreuses communautés d'origine, les unes, dès le début, avaient en elles des forces d'impulsion beaucoup plus fortes que les autres et que, à la suite de cette inégalité des races humaines, les mêmes conditions géographiques ou sociales engendraient, selon qu'il s'agissait de telle race ou de telle autre, des possibilités différentes.

La notion de la valeur différente de peuples réside tout d'abord dans le sentiment populaire, de même que l'on peut trouver au sein de chaque peuple des communautés tout entières, des corporations et des familles qui s'isolent les unes des autres et s'observent mutuellement avec un sentiment d'admiration ou de dédain. Dès l'instant où ce sentiment d'admiration, sentiment qui équivaut au besoin de se faire valoir, a été constaté par tant d'écrivains, la nécessité de le définir d'une manière plus précise s'imposait. Depuis toujours, on a essayé d'introduire de tels arguments dans des exposés historiques ou biologiques.

En dehors de l'argumentation d'ordre racial, que nous connaissons tous aujourd'hui, il existe encore un certain nombre d'autres systèmes qui prétendent se baser sur des données historiques ou biologiques. Comme preuve de ce qui précède, je ne voudrais citer que trois faits dont j'ai été témoin au cours de mes voyages.

Lorsque, il y a quelques années, je me trouvais à Addis-Abeba, j'ai essayé de connaître les raisons que les Abyssins cultivés invoquent pour justifier leur orgueil racial. On m'a répondu tout simplement: il est hors de doute que l'empire des Pharaons fut le plus ancien foyer de civilisation. Les Pharaons tiraient leur origine de la Haute-Egypte, région qui équivaut au Soudan et à l'Éthiopie d'aujourd'hui. L'Éthiopie fut donc le berceau de toute la civilisation et de toute la culture humaine, ce qui, ajoutait-on, justifie pleinement la haute opinion que les Abyssins actuels ont d'eux-mêmes.

Deuxième exemple: on peut être amené logiquement à conclure que ce sont les peuples *touraniens* qui ont posé les fondements de la civilisation et que même, plus tard, ils ont exercé plus d'une fois une influence décisive sur l'histoire de l'humanité, aussi bien politiquement que culturellement. On suppose d'autre part que les Sumériens, créateurs de la civi-